se défaire de quelques illusions sur des points aussi secondaires, et le côté vraiment grand et humanitaire de la Révolution n'a rien à y perdre. Si dans quelques parties de la législation d'amples réformes de fait avaient précédé les actes de la Constituante, il lui reste l'honneur d'avoir généralisé et proclamé les principes avec retentissement, et de les avoir fixés dans le droit éternel des peuples.

GARENNÉ, ÉE adj. (ga-rè-né — rad. *garenne*). Qui est en défends. ‖ *Rivière garennée*, Rivière où il est défendu de pêcher.

GARENNES, village et commune de France (Eure), cant. de Saint-André, arrond. et à 30 kilom. d'Evreux; 648 hab. La veille de la bataille d'Ivry, l'armée du duc de Mayenne campa dans les environs de Garennes. Il a existé longtemps, sur le territoire de cette commune, de très-larges fossés, qui protégeaient, sans doute, le front du campement. Non loin de là, sur une éminence qui domine la vallée de l'Eure, se voit une redoute à doubles fossés. Vers la limite de Garennes et de Neuilly, un monticule renferme des squelettes et des ossements humains. Il sert probablement de sépulture aux victimes du combat et de la poursuite.

GARENNIER s. m. (ga-rè-nié — rad. *garenne*). Celui qui prend soin, qui a la garde d'une garenne.

GARER v. a. ou tr. (ga-ré — du germanique : ancien haut allemand *waren*, avoir soin, garantir, protéger, préserver, gothique *verian*, anglo-saxon *veran*, irlandais *veria*, allemand *wahen*, toutes formes qui se rapportent sans aucun doute à la racine sanscrite *var*, couvrir, protéger). Mettre à l'abri pour préserver : GARER *ses récoltes*.

— Navig. Attacher, amarrer dans une gare : GARER *un bateau*, *un train de bois*.

— Chem. de fer. Amener dans la gare d'évitement : GARER *un train*.

Se garer v. pr. Se mettre à l'écart, à l'abri; se garantir contre quelqu'un ou quelque chose, l'éviter : *Il faut* SE GARER *de ce furieux*. GAREZ-VOUS *de cette voiture*.

— Entrer dans la gare d'une rivière, ou dans une gare d'évitement : *Ce bateau manœuvre pour* SE GARER. *Le train n'eut pas le temps de* SE GARER.

GARESSIO, ville d'Italie, prov. de Coni, à 26 kilom. S.-O. de Mondovi, sur la rive droite du Tanaro; 6,643 hab. Collége communal; nombreuses carrières de marbre fort estimé; blanchisseries de laine; commerce de châtaignes, vins. Il existe dans le voisinage une mine de plomb argentifère.

GARETS (Nicolas DES), écrivain français. V. DES GARETS.

GARFUANA s. m. (gar-fu-a-na). Bot. Arbre du Brésil, dont l'écorce sert pour teindre en jaune.

GARGALE s. f. (gar-ga-le — du gr. *gargalizô*, je chatouille). Méd. Chatouillement, démangeaison. ‖ On dit aussi GARGALISME s. m.

GARGAMELLE s. f. (gar-ga-mè-le). Pop. Gorge, gosier :

Je vais me rafraîchir un peu la *gargamelle*.
HAUTEROCHE.

GARGAMELLE, femme de Grandgousier et mère de Gargantua, dans le livre de Rabelais; femme aux proportions colossales et telle qu'on peut se la figurer pour avoir donné le jour à celui qui est resté le type, dans le langage vulgaire, du mangeur dont rien ne peut rassasier l'appétit gigantesque.

GARGANO ou **SAN-ANGELO**, le *Garganus* des anciens, massif montagneux d'Italie, dans la Capitanate, sur la côte de l'Adriatique, dans laquelle il forme un promontoire considérable, qui porte ce même nom, au N.-E. de Foggia. Point culminant, le Monte-Calvo, qui s'élève à 1,614 mètres.

Gargantua et de Pantagruel (LA VIE DE), ouvrage satirique en prose mêlée de vers par François Rabelais (1532). Les temps devenaient difficiles pour la libre pensée : le bûcher de Dolet à Paris, celui de Servet à Genève apparaissaient comme deux phares sinistres destinés à éclairer sa route. Les philosophes étaient prévenus. Et pourtant, qui le croirait? C'est à l'heure où les feux s'allument, où la Sorbonne fulmine, où les parlements instruisent, décrètent, emprisonnent que paraît l'immense bouffonnerie du *Gargantua*. C'est des conversations de Rabelais avec Etienne Dolet, à Lyon, qu'est née cette sublime *Chronique*, qui parut au mois de décembre 1532. Quel tableau l'on pourrait faire de l'état du monde au moment où parut ce livre étrange de *Gargantua!* L'Europe épuisée de guerres, de meurtres, de famines, de pestes, de misères morales, présentait l'aspect d'une immense maladrerie. La pauvre France surtout, à ce moment, est accablée : elle avait eu son roi prisonnier. Sans la peur du Turc, l'empereur et l'Anglais eussent tenté de la démembrer; la chrétienté tout entière, défendue contre les barbares par la seule Hongrie, paraissait sur le point d'être submergée. On venait de voir des événements sans nom : le siége de Rome par les soldats ivres de Bourbon, le schisme, la diète de Worms, celle d'Augsbourg; les anabaptistes, les communistes, etc. Luther avait excommunié le pape et brûlé publiquement le livre des *Décrétales*. Dans ce trouble universel, un sage était mort en répétant : « Ah! que de maux! » Ce n'était point assez : des maladies étranges rapportées par les compagnons de Colomb empoisonnaient jusqu'aux sources de la vie. Voilà au milieu de quelle situation Rabelais publia son *Gargantua*. Aussi le commença-t-il par ce beau et mélancolique dizain, où, s'excusant de ressusciter le rire, il dit :

Amis lecteurs, qui ce livre lisez,
Despouillez-vous de toute affection;
Et le lisant ne vous scandalisez :
Il ne contient mal ni infection.
Vrai est qu'ici peu de perfection
Vous apprendrez, sinon en cas de rire :
Aultre argument ne peut mon cœur élire.
Voyant le deuil qui vous mine et consomme,
Mieulx est de ris que de larmes escrire.
Pource que le rire est le propre de l'homme.

Comme ces géants nés de son imagination, Rabelais apparaît debout sur le seuil du XVIe siècle, le broc à la main, le sourire aux lèvres, versant à tous le délire et la sagesse. Ici, ce n'est plus la nymphe discrète d'Erasme, dont la main légère distille dans une coupe artistement ciselée quelques gouttes de népenthès. C'est Silène, c'est Bacchus, avec sa large panse, sa face empourprée, entonnant, comme frère Jean, son éternel cantique : *Venite, potemus*. « Et paour ne ayez que le vin faille comme fit ès noces de Cana en Galilée, autant que vous en tirerez par la dille, autant en entonnerai par le bondon. Ainsi demourera le tonneau inexpuisible. Il a source vive et veine perpétuelle. » Tous y viennent grands et petits, ignorants et savants, populace et délicats, infirmes, goutteux, mélancoliques, malades de corps et de l'esprit. L'horizon est si sombre, la route si triste, si pleine d'embûches et de périls, qu'on a grand besoin de belle humeur pour cheminer à travers cette arène sanglante des guerres civiles et religieuses, à la lueur des bûchers, au bruit des arquebusades. La gaieté, ce confort de la faiblesse humaine qui l'aide à porter le poids des maux, est un trait commun à presque tous les grands batailleurs d'alors, si l'on en excepte Calvin. Erasme débute par l'*Eloge de la folie*, Luther par les *Propos de table*. On rit alors pour prendre courage, on rit pour narguer la prison et le bûcher, on rit pour ne pas pleurer :

Car selon l'humeur de cet âge,
Chacun, pour cacher son malheur,
S'attache le ris au visage,
Et les larmes dedans son cœur.

Cette gaieté est souvent triviale, cynique, étourdissante : elle est au diapason du siècle. Il faut de terribles éclats de rire pour couvrir la tempête d'injures et de menaces qu'échangent entre eux les partis. Les passions sont brutales, sans pitié : la satire a le même caractère. Rabelais n'est point un délicat, il grimace, il bredouille, il brait parfois, comme s'il se croyait encore à la fête de l'Ane. Mais ne vous y trompez pas. Aristophane mêlait au *koax* des grenouilles les plus nobles conseils du patriotisme, les plus sublimes accents de la poésie lyrique. Rabelais aux folies, aux bégayements de l'enfance, aux coq-à-l'âne, aux billevesées ajoute les plus hautes inspirations de l'éloquence et de la philosophie.

Dès le prologue on voit bien que l'œuvre, sous une apparence bouffonne, est des plus sérieuses. Rabelais lui-même nous avertit qu'en supposant « que le sens littéral nous offre matières assez joyeuses, toutefois pas demeurer ne faut, comme au chant des sirènes, mais interpréter à plus haut sens ce que par aventure nous pensons dit en gaieté de cœur. Vites-vous oncques chien rencontrant quelque os médullaire? Le chien est, comme dit Platon, la bête du monde la plus philosophique. Si vous l'avez vu, vous avez pu noter de quelle dévotion il le guette, de quel soin il le garde, de quelle ferveur il le tient, de quelle prudence il l'entame, de quelle affection il le brise, et de quelle diligence il le suce. Qui l'induit à ce faire? Quel est l'espoir de son étude? Quel bien prétend-il? rien plus qu'un peu de moelle... A l'exemple d'icelui vous convient être sages pour fleurer, sentir et estimer ces beaux livres de haute graisse, légers au pourchas (à la poursuite) et hardis à la rencontre, puis, par curieuse leçon et méditation fréquente, rompre l'os et sucer la scientifique moelle. »

Le premier chapitre n'est pas terminé que voici le lecteur initié à toute l'histoire ancienne : le monde s'agrandit dans le temps, dans l'espace. Les premiers chapitres renferment la naissance miraculeuse de *Gargantua*; cette naissance est accompagnée des plus admirables circonstances, mais on ne peut s'arrêter à chaque chapitre, nous avons hâte d'arriver à l'éducation du géant; c'est là que le génie de Rabelais se déploie; il avait senti que les destinées de l'Europe étaient suspendues à ce problème d'une éducation nouvelle. « Changez l'éducation, a dit depuis Leibnitz, et vous changerez la face du monde. » Tous les grands esprits du XVIe siècle, Erasme, Rabelais, Ramus, Montaigne ont compris l'importance de ce problème, auquel se rattache le sort des générations nouvelles; ce qui n'a pas empêché de nos jours M. Prévost-Paradol de l'oublier dans sa *France nouvelle*. Dans sa longue vie d'étudiant et d'observateur, Rabelais a parcouru toutes les écoles célèbres du temps. A quarante ans, il est venu s'asseoir encore sur les bancs de la faculté de Montpellier. Il en sait plus long que bien des maîtres sur ce point. L'enseignement du moyen âge, si actif et si fécond à l'origine, quoi qu'on en dise, avait subi le même sort que l'art et la littérature gothique; il était devenu une chaîne pour l'esprit, qu'il avait jadis émancipé. Partisan déclaré de la Renaissance, ennemi des vieilleries et du radotage suranné de l'école, Rabelais, contre la Sorbonne, contre ses pédants crasseux et entêtés, contre ses méthodes vicieuses, ses disputes interminables et son jargon barbare, contre ses manuels, ses questionnaires et ses formulaires, arme toutes les puissances du rire et de la caricature. *Gargantua* est d'abord soumis au système gothique; mais son père Grandgousier reconnaît bientôt que ces *rêveurs mathéologiens* lui abâtardissent l'entendement. Il le retire de leurs mains, lui donne un professeur du *temps présent*, appelé Ponocrates, des mots grecs *ponos*, travail, et *krates*, je commande, pour signifier au jeune prince que le travail est le roi du monde.

Ponocrate tâche d'abord de lui faire oublier ce qu'il a appris chez les *corrupteurs de jeunesse*. Il l'instruit surtout par la conversation, visite avec lui les gens doctes, les artisans de tous métiers. Il a soin aussi de l'élever dans la propreté, chose rare alors, principalement dans les colléges : les étudiants du collége Montaigu, par exemple, étaient dévorés de vermine.

Pendant sa toilette, le matin, avant les leçons, il fait lire à haute voix devant lui quelques pages de l'Ecriture sainte. Dans le reste du jour, tout leur est travail et plaisir à la fois, tant sont bien mêlées l'éducation physique et l'éducation morale. L'étude est humaine et facile, mais incessante, universelle. Les sciences, telles que la physique, la pharmacie, l'histoire des bêtes, la botanique, la médecine, l'astronomie, etc., leur révèlent les trésors de la nature; de même qu'en étudiant la philosophie, l'histoire, la poésie, la vie des héros, les relations des lointains voyageurs, ils prennent connaissance de l'étendue, de la force et de la variété infinie de l'âme humaine. Ils admirent la nature, en recherchent les lois, étudient les arts, sculptent, jouent des instruments de musique et terminent leurs repas en chantant à quatre et cinq parties, ou sur un thème, à plaisir de gorge. Aux plus belles heures du jour, maître, disciple et compagnons jouent à la balle, à la paume, à la pile trigone, s'exercent à sauter les fossés, à grimper, à courir, à chasser, à faire des armes, à se battre, à monter à cheval, à nager, à fendre du bois, à botteler du foin, à battre du blé, à le rentrer en grange; car ces occupations, suivant Rabelais, aucun homme ne les doit ignorer. Le pain, le vin, le jeu, les combats et les consolations de l'âme, cela importe à tous, et tous doivent être initiés à ces arts si utiles à la vie. Ponocrate s'applique à faire un homme, et non pas un moine ou un scribe; au lieu de rien étouffer, de rien diminuer chez cet enfant aimé de la nature entière, pour la création duquel se sont entendus les quatre éléments, il veut développer avec harmonie toutes les forces physiques et morales déposées mystérieusement en ce *résumé du monde*.

Mais Rabelais ne s'arrêtera pas là. Il en veut trop aux fouetteurs de Montaigu, à cette populace de régents, criarde, loquace, ergoteuse, pour les laisser en repos. Ce n'est pas assez du grave et sensé Ponocrate; il trouvera pour les marquer un bohémien du pays latin, vaurien, escroc, vagabond, étudiant de vingtième année, qui n'aura jamais ni prébende ni bénéfices, si ce n'est en salmigondis, mais qui n'en viendra pas moins disputer par gestes et grimaces et renverra *quinauts* tous les docteurs de France et d'Angleterre. Ici Rabelais nous ramène au sein de l'antique Sorbonne, il la fait revivre avec ses masques, ses costumes et ses tournois scolastiques. Sur la colline de Lutèce s'élève la citadelle du pédantisme et de la réaction, la bastille destinée à réprimer l'insurrection de la Renaissance. C'est là que trônent Béda, Galland, Charpentier; là qu'on dénonce Erasme et Ramus; là que les livres des plus savants hommes et des plus libres esprits sont épluchés, notés, censurés et livrés au bourreau. Rabelais monte gaiement à l'assaut de la vieille forteresse, et plante, sur ses murs croulants, par la main de Panurge, le drapeau du libre examen.

Après l'éducation vient la guerre. La création des armées permanentes, l'accroissement des revenus, les progrès de la centralisation ont mis aux mains de la royauté des forces inconnues jusque-là. En France, Louis XI vient d'achever la ruine de la féodalité; en Espagne, Ferdinand, et après lui Charles-Quint, ont confisqué à leur profit les libertés communales; en Angleterre, quand la guerre des Deux-Roses a épuisé le sang et les ressources d'une aristocratie toute-puissante, Henri VIII se proclame à la fois chef de l'Eglise et de l'Etat. Le rêve de Picrochole est commun à tous ces puissants fils de la terre, géants altérés de domination. Il envahit les Etats de Grandgousier, qui se hâte de rappeler son fils auprès de lui. Il y a là des discours pleins de sagesse, d'admirables récits de bataille; après quoi la victoire demeure à Grandgousier, parce qu'il est juste, actif et courageux, avec l'esprit de paix. — Il n'en va pas toujours ainsi de nos jours. — C'est contre l'ivresse des conquêtes que proteste la philosophie railleuse et positive de Rabelais. Il rappelle à tous ces dignes héritiers de Pyrrhus que les prouesses des Alexandre et des César, si fort admirées des anciens, ne sont plus que *pilleries et brigandages* contraires à la loi de l'humanité. « Ces diables de rois, s'écrie l'irrévérencieux Panurge, ne sont que veaux et ne savent ni ne valent rien, sinon à faire des maux ès pauvres sujets et à troubler tout le monde par guerre pour leur inique et détestable plaisir. » Qu'a-t-il fallu pour allumer les hostilités? Un coup de fouet donné par Marquet dans les jambes de Forgier, quelques fouaces enlevées, et voilà le monde en feu. Le fameux duel de cent ans, qui mit aux prises la France et l'Angleterre, n'avait pas eu jadis une cause plus sérieuse : un coup de couteau échangé entre deux matelots. En vain Grandgousier offre toute espèce de satisfaction et remontre à Picrochole les calamités de la guerre. Celui-ci ne veut rien entendre. Déjà, comme Charles-Quint, dans son conseil, il partage libéralement entre ses officiers les provinces à conquérir. Le rêve du nouvel Alexandre finit aussi tristement que la fable du *Pot au lait*. Après avoir vu son armée taillée en pièces, le pauvre Picrochole est roué de coups par les meuniers et n'échappe que sous un déguisement. Ses officiers généraux, le comte Spadassin et le capitaine Merdaille, ont pris la fuite six heures avant le combat. Puis, comme si ce n'était pas assez de cet exemple, Epistémon, descendu aux enfers et ressuscité trois jours après sa mort par l'art merveilleux de Panurge, se charge de nous apprendre le sort des héros dans l'autre monde. Il y a trouvé les rois et les conquérants les plus fameux occupés aux plus vils métiers : Alexandre devenu savetier; Xerxès marchand de moutarde; Cambyse muletier; Achille botteleur de foin, etc., tandis que Diogène, Epictète sont passés à l'état de grands seigneurs, devisant, festoyant et jouissant gaiement de leur immortalité. L'infortuné roi des Amaurotes, Anarches, vaincu par Pantagruel, est réduit à devenir marchand de sauce verte et à faire le bonheur d'une vieille lanternière. Après Pavie, au lendemain de l'expédition de Provence et du siége de Metz, une telle leçon avait son à-propos.

Mais les pédants et les conquérants ne sont pas la plus grande plaie de ce monde; il en est une pire encore, selon Rabelais : ce sont les moines. Le moine a été jadis l'idéal le plus complet du dévouement et de la sainteté. Il a défriché les terres, conquis les âmes, fait de l'Europe une grande famille; puis l'heure de la décadence est venue; il s'est trouvé entraîné avec le chevalier dans le naufrage commun du moyen âge. Pour Erasme, il n'est plus qu'un escargot sale, glouton, infectant de son odeur et de son ordure tout ce qu'il touche. Pour Rabelais, c'est un singe inutile et malfaisant : « Le singe ne garde pas la maison comme un chien, il ne tire pas l'aroy comme le bœuf, il ne produit ni lait ni laine comme la brebis, il ne porte pas le faix comme le cheval... Semblablement un moine — j'entends de ces ocieux moines — ne laboure comme le paysan, ne garde le pays comme l'homme de guerre, ne guérit le malade comme le médecin, ne prêche ni endoctrine le monde comme le bon docteur évangélique et pédagogue, ne porte les commodités et choses nécessaires à la république comme le marchand. » Rabelais, il faut aussi le dire, laissait parler ses souvenirs; enfant, sa franche nature s'était révoltée contre cette vie des couvents, toute d'espionnage et de servitude. Au moine crasseux, ignorant et désœuvré, ne sachant que dîner, dormir, chanter matines et trimballer les cloches, il oppose le type triomphant de frère Jean des Entommeures. Frère Jean est l'idéal du moine transformé, passant de l'existence inerte du cloître à la vie active du monde.

Monachus in claustro
Non valet ova duo;
Sed quando est extra,
Bene valet triginta.

Rabelais l'a taillé vigoureusement dans le plein de la nature humaine, avec ses bons et ses mauvais instincts; il l'a doué de jeunesse, de force, d'une hardiesse aventureuse, d'un appétit formidable et d'une soif inextinguible. Frère Jean garde encore une partie des vices de son état, mais l'homme nouveau commence à se développer et à s'épanouir dans cette large et puissante individualité. L'Achille du couvent a, comme Rabelais lui-même, la fièvre du mouvement et de l'action. Tandis que les autres frères psalmodient tristement leurs *oremus* pour implorer le salut des vignes du couvent, envahies par l'armée de Picrochole, il retrousse sa robe, prend en main le bâton de la croix et assomme à tour de bras toute cette ribaudaille.

Ici se place l'épisode relatif à l'abbaye de Thélème, dont nous parlerons plus loin.

Le *Gargantua* eut un succès immense. « Il en fut plus vendu, dit Rabelais lui-même, en deux mois, qu'il ne sera acheté de Bibles en neuf ans. » Quoique le *Gargantua* n'eût paru que sous le nom d'*Alcofribas Nasier* (anagramme de François Rabelais), personne n'avait eu le moindre doute sur son auteur; il reçut des félicitations en vers, en prose, en latin, en grec. Le plus heureux de tous fut le cardinal Du Bellay. Il nomma le livre de Rabelais un nouvel *Evangile*. Il disait avec respect : le *livre*, le livre de vie; il y trouvait, disait-il, le véritable élixir contre toute blessure. Rabelais dut sourire quelque peu de tout cet enthousiasme; néanmoins il continua sa chronique, et fit, en 1533, son deuxième livre, sous le titre de *Pantagruel*, *roi des Dipsodes* (altérés). C'est dans ce livre qu'a lieu la rencontre de Pantagruel, fils de Gargantua, et de Panurge, qui lui dit en quatorze langues sa faim, son dénûment, ses misères — qui sont celles du peuple — et *lequel il aima toute sa vie*; car un trait distinctif des pantagruéliques, c'est l'amour qui unit tous les personnages. Dans ce livre, Panurge n'avait fait qu'entrer en scène, et sa fortune avait été si rapide que tout le monde était pressé de le revoir. L'attente générale, les attaques de ses ennemis, la fureur des moines, les efforts désespérés de la Sorbonne, les progrès de la persécution, tout semblait à la fois provoquer et intimider la verve de l'auteur. Rabelais, en qui l'audace allait croissant avec les années, se remit à l'œuvre, et, en 1546, il inscrivait hardiment son nom en tête de son troisième livre. Encore ému de ces accusations d'hérésie, devenues mortelles à tant de gens, il lance aux persécuteurs un défi solennel dans l'histoire de Rominagrobis. Ce vieux poëte libre penseur, chassant les moines qui assiégent son lit de mort pour recueillir son âme et surtout son héritage, et réglant seul ses affaires avec Dieu, a déjà l'air d'un déiste anticipé, d'un partisan de l'enterrement civil. Aussi, Panurge effrayé s'imagine-t-il voir la chambre toute pleine de diables qui se disputent l'âme de Rominagrobis. En veine d'audace et de folle gaieté, Rabelais passe des moines et des diables aux astrologues, aux théologiens, aux juges, aux médecins ses confrères, aux philosophes ses amis. Il les nargue, eux et leur science, de telle sorte qu'un matin il les trouve tous ameutés contre lui. Puits-Herbaut, Lizet, Calvin, Galland, Ramus même, s'accordèrent à le trouver impie, sacrilége et larron. Il put se croire un instant, comme Dolet et Desperriers, pris entre deux feux. Ses protecteurs avaient presque tous disparu. François Ier était mort, le cardinal Du Bellay était en disgrâce. Pour la première fois, l'intrépide rieur sentit sa gaieté défaillir. Lui-même l'avoue dans son remercîment au bon cardinal Odet : « Sans vous m'étoit le cœur failli et étoit tarie la fontaine de mes esprits animaux. » Mais, en homme de ressource, à force d'habileté, il arracha au roi Henri II un nouveau privilége pour ce quatrième livre, si attendu des uns, si redouté des autres.

Les premiers chapitres de ce quatrième livre nous montrent Pantagruel, Panurge et leurs compagnons voguant vers l'oracle de la Dive-Bouteille. Ils parcourent, à travers les mers, des îles inconnues, mystérieuses, fantastiques, mais au milieu de quelle tempête! Et qu'est-ce que cette tempête, sinon la tempête morale du XVIe siècle? Tous les éléments se combattent : l'air devient opaque, le soleil a disparu, le fanal du navire est éteint. *Autre lumière ne nous apparaissoit que des foudres*. Chacun pense à son âme, crie le pilote, n'espérant aide que par miracle des cieux. Pantagruel levant les mains au ciel : « Seigneur Dieu, dit-il, sauve-nous, nous périssons. Non, toutefois advienne selon nos affections, mais ta sainte volonté soit faite! » Panurge, pour qui se fait le voyage, dans son effroi, la raison troublée, veut qu'on arrête : « Puisque surgir ne pouvons à bon port, mettons-nous à la rade je ne sais où. Plongez toutes vos ancres. » Mais le noble Pantagruel, plein de confiance en Dieu, l'œil à la proue, tenant le gouvernail, rend la joie à tous ses compagnons en s'écriant le premier : « Terre! je vois la terre, enfants! » Il ne faut pas oublier que cette horrible tempête n'a d'autre cause que la présence, sur l'Océan, d'un gros navire chargé de moines : jacobins, jésuites, capucins, augustins, bernardins, célestins, théatins, egnatins, amadéans, cordeliers, carmes, minimes et autres saints religieux, lesquels s'en vont au *concile du Chésil* (de Trente). Aussi, la vue de tous ces beaux *pères concilipètes*, qui divertit Panurge, attriste le bon Pantagruel. C'est une odyssée satirique à travers un monde imaginaire, parodie, ou plutôt transfiguration du monde réel. De tous les livres du *Pantagruel*, celui-ci est le plus hardi. Pour trouver une création analogue, il faut remonter jusqu'aux *Grenouilles* et aux *Oiseaux* d'Aristophane. Arioste dans son roman, Shakspeare dans ses comédies ne peuvent en donner l'idée. Figurez-vous une longue suite de scènes fantasmagoriques, des abstractions prenant corps, des métamorphoses d'hommes en bêtes, des ombres parées de toutes les couleurs de la vie, glissant derrière un transparent, à travers lequel les personnages revêtent des proportions fabuleuses et grotesques, sans cesser d'être reconnaissables. Chaque étape de ce merveilleux voyage nous arrête devant une des grandes questions ou des grandes puissances du temps. Quelle est, par exemple, la première rencontre de Pantagruel? Celle des bons frères qui se rendent à l'assemblée générale des Lanternois, c'est-à-dire à l'interminable concile de Trente, où l'on dispute depuis bientôt seize ou dix-huit ans, et où l'on ne fait que lanterner avec l'agrément du roi d'Espagne et au grand déplaisir de Sa Majesté Henri II. Aussi Rabelais leur envoie-t-il force malices, avec jambons et cervelas.

Plus loin, nous passons Procuration, qui est une île toute *chauffourée* et barbouillée; c'est le séjour des *Chicanous*, pauvres gens qui seraient fort embarrassés de se nourrir, eux et leur famille, si l'on supprimait les coups de bâton. Les Chicanous sont les parias et les souffre-douleur de ce monde de grimoire et de chicane, dont Grippeminaud est le roi. Le seigneur de Basché se ruine à payer les coups dont il les assomme. Rabelais est pour eux sans pitié. Peut-être, dans certains moments difficiles, avait-il vu se dresser devant lui le déplaisant fantôme de ces messagers d'ennui. Il s'acquitte largement envers eux par la main de frère Jean des Entommeures sur la face de Rouge-Museau. Ailleurs, c'est le duel fantastique de Caresme-Prenant et des Andouilles, le grand débat du *gras* et du *maigre*, qui mettait en émoi l'Europe entière, et surtout la France. Avec l'aide des bons catholiques, le *maigre* avait triomphé : les protestants et les libertins tenaient pour le *gras*. La Sorbonne, plus orthodoxe que le pape, refusait d'admettre, sur ce point, les doctrines relâchées de la chancellerie romaine. Une bulle ayant permis l'usage des œufs en temps prohibé, la faculté de théologie protesta et vint remontrer au roi que « les François ne vouloient pour rien au monde se dispenser des saintes observances du Carême. » La bulle fut solennellement brûlée en place de Grève, au milieu des cris de joie de la populace.

Quelques années auparavant, Marot et Dolet avaient été jetés en prison sous l'inculpation d'avoir mangé du lard en carême. Vainement Dolet avait produit un certificat de son médecin : ce grief figure dans l'acte d'accusation qui l'envoya au bûcher. Rabelais garde rancune au *maigre* d'avoir fait de telles victimes.

Au moment même où il semblait se liguer avec les protestants contre le *maigre*, Rabelais se retournait brusquement pour leur lâcher une terrible bordée. Attaqué à la fois par Puits-Herbaut et Calvin, il riposte des deux côtés, en faisant sortir du sein d'Antiphysis (contre nature) la double lignée des moines cafards, briffaux, putherbes, et des imposteurs de Genève, *pistolets* ou *démoniacles* calvins. Dégagé ainsi de toute complicité avec l'hérésie, après cette profession d'indépendance, il reprend gaiement sa route et arrive au pays des Papefigues. Ici, pour la première fois, l'auteur s'attaque ouvertement à la cour de Rome. Sans être partisan de la Réforme, il ne peut se défendre d'une certaine compassion pour ce pauvre paysan de Papefiguière, autrefois tranquille et heureux, maintenant vexé, ruiné et maudit, depuis qu'il s'est avisé, comme les Vaudois, de faire la figue ou la nique au pape. Aussi a-t-il vu tomber sur lui tous les fléaux du ciel et de la terre, les foudres du pape et de Dieu, la grêle, les ouragans, les procureurs, les sauterelles, les charançons, les sergents, et enfin le diable en personne, avec son ironique refrain : « Travaille, vilain, travaille! » C'est-à-dire laboure, sème, plante et récolte pour moi. Un dîmier d'Eglise ou un receveur du fisc ne parlait guère autrement. Le manant s'en tire du mieux qu'il peut, à force de ruse et d'esprit, et sauve, non sans peine, sa moisson et sa femme des griffes de Satan. En face de ce misérable pays de Papefiguière s'élève la benoîte île des Papimanes, gens heureux s'il en fut, qui vivent en liesse et en ravissement perpétuel devant leur idole, ou plutôt leur dieu. « L'avez-vous vu, gens passagers, l'avez-vous vu? — Qui donc? demanda Pantagruel. — Celui qui est l'unique, c'est-à-dire le pape. — Mais oui, oui-da, messieurs, répondit Panurge, j'en ai vu trois à la vue, desquels je n'ai guère profité. » L'Eglise avait en ce moment trois papes : Benoît XIII, Grégoire XII et Alexandre V. C'est de ce ton goguenard et facétieux qu'il va contempler les saintes, authentiques, *uranopètes* Décrétales, venues du ciel aussi sûrement que l'oriflamme de Saint-Denis et les boucliers de Cybèle. Il s'extasie sur la vertu de ces divins livres pour tirer l'argent hors de France, vieux sujet de doléances souvent traité par les rimeurs et les prédicateurs populaires du moyen âge. Rabelais le rajeunit et l'égaye en y mêlant le plaisant récit de la collecte organisée par Hommenaz en faveur des *gens heureux qui l'ont vu*. Toutes les bénédictions, les rosées et les présents tombent sur cette île fortunée. Mais, en naviguant dans ses eaux, la passe est dangereuse : bien des gens y ont fait naufrage, depuis Wiclef et Jean Huss. Près de là se dresse le cap de Malencontre. Grâce à l'habileté du pilote, la nef de Pantagruel a déjà côtoyé nombre d'écueils sans s'y briser, quand elle s'arrête brusquement en face de Ganabin ou des Larrons, à l'aspect du grand chat Rodilardus. La mort ne laissa pas à l'auteur le temps d'achever son voyage : le quatrième livre demeura sans conclusion.

Le cinquième livre ne parut que quelques années après. Le prétendu manuscrit trouvé, dit-on, dans les papiers de Rabelais n'est pas de sa main. Est-ce à dire qu'il soit tout à fait apocryphe? Nous ne le pensons pas. Peut-être n'est-ce là qu'un canevas primitif remanié et développé par un continuateur anonyme. Le nombre indéfini des variantes, la différence du style, la maladresse et l'exagération de certaines parties, autorisent cette hypothèse. Les railleries sont devenues plus amères, les attaques plus violentes, mais elles ont perdu une partie de leur sel et de leur gaieté; on se prend à regretter la bonne humeur du philosophe là où respirent la colère et l'indignation d'un homme de parti, peut-être d'un huguenot, trop heureux de mettre sa vengeance à l'abri du génie de Rabelais. Désormais, l'auteur du *Gargantua* était inviolable dans la tombe : on pouvait lui prêter des hardiesses ou même des violences de langage, contre lesquelles son horreur du bûcher l'aurait certainement tenu en garde. On a soupçonné Henri Estienne d'avoir travaillé à l'achèvement du cinquième livre; nous serions volontiers de cet avis. L'âpreté des plaisanteries, la vigueur, la rudesse, et parfois aussi la pesanteur de la touche rappellent certains passages de l'*Apologie pour Hérodote* (v. cet article). Malgré son infériorité manifeste, ce cinquième livre contient trois ou quatre épisodes qui portent le cachet de l'inspiration rabelaisienne, et qui, par la hardiesse et l'originalité, égalent les meilleures parties du *Pantagruel*. Qui n'a entendu parler de l'île Sonnante, des Chats fourrés et du palais de dame Quintessence? L'île Sonnante est une délicieuse féerie aristophanesque. On est ébloui des couleurs, étourdi du caquetage de ces bienheureux oiseaux (prestregauts, évesgauts, cardingauts, papegauts), qui ne travaillent ni ne labourent, mais ne songent qu'à se gaudir, gazouiller et chanter. Le timbre argentin des cloches, les doux parfums de l'hypocras et de la bonne chère, les vineuses exhortations de maître Æditue nous plongent dans une sorte de *farniente* et d'agréable ivresse. C'est bien là Rome telle qu'elle dut apparaître au joyeux secrétaire du cardinal Du Bellay, parmi les fêtes de la *Schiomachie*, avec ses processions, ses mascarades, ses carillons bavards, ses églises et ses palais dorés, ses festins épiques, sa grasse population sacerdotale, vermeille, luisante, bariolée, nourrie des sucs de la terre et des bénédictions du ciel. La pierre dont s'arme Panurge pour en frapper le vieil évesgaut endormi sent un peu la vengeance huguenote, et pourrait bien venir de Henri Estienne. Mais la plaisante remontrance d'Æditue est digne de Rabelais : « Homme de bien, frappe, féris, tue et meurtris tous rois et princes du monde, en trahison, par venin ou autrement, quand tu voudras; déniche des cieux les anges; de tous auras pardon du papegaut. A ces sacrés oiseaux ne touche, d'autant qu'aimes la vie, le profit, le bien tant de toi que de tes parents et amis vivants et trépassés. Encore ceux qui d'eux après naîtront en sentiroient infortune. — Mieux donc, dit Pantagruel, boire d'autant et banqueter. »

L'antre des *Chats fourrés* est moins gai à visiter. Jamais l'alliance du fantastique, du grotesque et du terrible n'a été plus complète. Jusque-là l'auteur du *Pantagruel*, peu soucieux de se créer des embarras avec la justice et averti par de récents exemples, avait ménagé l'honneur du parlement. La placide figure de Brid'Oie tirant aux dés le sort des procès, l'amusante caricature des Chicanous respiraient moins la haine que la gaieté. Tout autre est l'aspect des *Chats fourrés*, bêtes horribles, qui mangent les petits enfants et paissent sur des tables de marbre; allusion évidente à cette grande table du palais immortalisée par les représentations de la basoche : « Ils pendent, brûlent, écartèlent, décapitent, meurtrissent, emprisonnent, ruinent et minent tout. » On rit et on a peur à l'approche de ce sombre repaire, comme devant l'antre de Cacus : *Cæde tepebat humus*... La terre était humide de carnage.

La vue du sang et des dépouilles, les cris des victimes, les vagissements des enfants, la voix aigre de Grippeminaud répétant son éternel *Or ça, or ça*, épouvantent l'imagination. On reconnaît le charnier d'où sortirent pâles, sanglants, brisés par la torture, Berquin, Dolet, Dubourg et tant d'autres. En traçant l'esquisse de ce lugubre tableau, Rabelais pensait à venger ses amis. Depuis, les haines protestantes sont venues probablement assombrir et envenimer la fiction primitive. On se croirait déjà parmi les *Tragiques* de d'Aubigné. L'archiduc des *Chats fourrés* n'est plus seulement le juge traditionnel, tel que nous l'avons vu sous les traits de Brid'Oie et de maître Jean l'Estoffé, bonhomme épais de corps et d'esprit, qui dort pendant la plaidoirie et ne se réveille que pour songer aux épices. Grippeminaud ne sommeille pas : c'est le Radamanthus de Marot, transformé en monstre fabuleux, armé de longues griffes, qui s'enfoncent implacables et tenaces dans la chair et dans le patrimoine des innocents. Ce type exécré du juge bourreau a rassemblé sur sa tête les rancunes de toute une génération : les protestants retrouvent en lui un d'Oppède, un Bertrandi, un Birague, teints du sang de leurs frères, enrichis de leurs dépouilles et voués par eux à une éternelle malédiction. Aux dernières limites du fantastique s'étend le palais de dame Quintessence, grand laboratoire des billevesées savantes, des abstractions impalpables et des chimères sans nom; royaume du vide et du mouvement perpétuel, où la reine Entéléchie, grave et sèche demoiselle, encore jeune, malgré ses dix-huit cents ans, renouvelle chaque matin son frugal repas de catégories, d'antithèses, de métempsycoses et de transcendantes prolepses. Autour d'elle sont ses officiers, qui ne trouvent pas un moment de repos, tant ils sont occupés, les uns à blanchir des négresses, les autres à tondre des ânes, celui-ci à couper le feu avec un couteau, celui-là à puiser de l'eau avec un filet. L'attaque est en partie dirigée contre Aristote : peut-être Ramus y mit-il la main; mais elle s'adresse aux astrologues et aux alchimistes aussi bien qu'aux métaphysiciens, à tous ces songe-creux, à tous ces cerveaux fêlés qui remuent l'éternel hochet du *Chimera bombinans in vacuo*. Le bon sens pratique de Rabelais combat les illusions et les folies ambitieuses d'une science qui prend des formules pour des idées, des rêves pour des réalités.

« Il ne faut pas oublier, dit M. Eugène Noël, un des plus intelligents commentateurs de Rabelais, combien le fanatique, l'obscur tenaient de place alors dans les esprits; ce siècle apparaissait comme un grand sortilége. La nuit du moyen âge allait finir; des scintillations de lumières apparaissaient partout et donnaient à la création une lueur douteuse, d'autant plus effrayante alors que l'on ne savait pas encore ce que l'on voyait. Dans ce combat de la nuit et de la lumière, il se formait des ombres soudaines, qui facilement étaient prises pour le mauvais esprit. Luther, aussi bien que Loyola, nous affirme qu'il a vu le diable. Que dis-je? Ambroise Paré, *le père de la chirurgie française*, un des hommes les plus dévoués de ce siècle à l'affermissement de la science et de la raison, qui, le premier, fit l'opération de la pierre, n'en croyait pas moins à la magie, aux démons, aux plus épouvantables histoires, aux diables transformés en crapauds, chats-huants, corbeaux, boucs, ânes, chiens, chats, loups, taureaux, transformés en hommes et même en anges de lumière. La nuit, il les entend hurler, traîner des chaînes, bercer les enfants, feuilleter les livres et compter son argent... Mais à la même époque, Paracelse enseignait bien d'autres mystères..... La science était alors dans un tel dédale que déjà trois siècles auparavant Roger Bacon, ce précurseur de Cuvier (de l'avis de Cuvier lui-même), avait émis le vœu qu'on brûlât tous les livres afin que l'esprit humain, dégagé des rêves du passé, pût entrer librement dans une observation nouvelle de la nature. »

C'est au milieu de ces visions étranges que, pour le bien entendre, il faut replacer le *Pantagruel*. C'est pour avoir omis de le faire que La Bruyère, homme de goût, artiste, mais non philosophe, a porté sur Rabelais ce jugement incomplet et faux à plus d'un point de vue. « Rabelais, dit-il, est incompréhensible. Son livre est une énigme inexplicable. C'est une chimère; c'est le visage d'une belle femme avec des pieds et une queue de serpent ou de quelque autre bête difforme; c'est un monstrueux assemblage d'une morale fine et ingénieuse et d'une sale corruption; où il est mauvais, il passe bien au delà du pire : c'est le charme de la canaille; où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent; il peut être le mets des plus délicats. » Mais lorsqu'on parle de l'obscénité du livre de Rabelais, qu'on se rappelle donc les mœurs de son temps et les conversations mêmes des dames. On les peut voir encore imprimées toutes vives dans Brantôme. « D'ailleurs, dit M. Barré, tout cela n'était que la forme ou l'enveloppe, la coque de l'amande, l'os qui recèle la moelle. L'obscénité triviale, outrée, jusqu'à provoquer aujourd'hui un dégoût légitime, cette obscénité qui était alors dans les mœurs, les habitudes, le langage, non point des tavernes et des antichambres, mais des boudoirs, des salons, des palais et de la salle du trône, cette obscénité même, il serait facile de prouver que chez Rabelais elle n'est que factice. En l'étalant comme à plaisir, l'auteur jouait le rôle de l'esclave ivre de Lacédémone. N'allons pas trop loin cependant, et ne faisons point de Rabelais un Spartiate. Il peignait, flagellait les vices de son temps, et il était de son temps; il en tenait quelques travers, les plus inoffensifs, il est vrai, et surtout les plus joyeux. Mais les sentant dans son cœur, il s'en indignait quelquefois, et il les raillait en lui-même comme chez les autres. Tel est le véritable esprit de la satire de mœurs : ce n'est qu'une confession cachée sous un rire sardonique. Lucien, Salluste, Juvénal, Jean-Jacques n'étaient pas de bien grands saints. »

Il nous reste à juger Rabelais comme poëte et comme écrivain. Poëte, il l'est par le jugement de Marot, d'Etienne Pasquier, de Colletet, qui se placent à la tête des poëtes de son temps. En effet, du poëte il a les deux qualités principales : l'invention et le don puissant de créer des types immortels. « Le livre de Rabelais, dit M. C. Lenient, est un vaste pandémonium, qui embrasse tous les genres possibles de la création poétique. Au premier plan, apparaissent les types héroïques : Gargantua, Pantagruel, Picrochole sont de la famille d'Agamemnon, d'Achille et de Roland. Encore, grâce à la liberté du genre burlesque,